

## Ne délaissions pas la rationalité, refondons-la

UNE CHRONIQUE D'ÉTIENNE KLEIN

L'air du temps est à la critique de la science. Mais ne confondons pas ce qu'elle est avec ce qu'elle rend possible.

Il y a quatre ans, Michel Serres nous quittait. Cybernétique, communication, religions, histoire des sciences, art, mathématiques, corps, symboles, langues, océans, alpinisme, Tintin, tout intéressait le philosophe, mais c'est la persistance de la violence qui l'obsédait. Il avait reçu dès son plus jeune âge de terribles leçons : guerre d'Espagne à 6 ans ; Blitzkrieg, défaite et la débâcle à 9 ans ; à 14, la Libération et les règlements de compte, la découverte des camps de la mort, puis les bombes atomiques lâchées sur Hiroshima et Nagasaki. Ces deux dernières tragédies, notamment, marquèrent au fer rouge

**Nous sommes désormais conscients que nous grignotons le fruit terrestre qui nous porte**

son âme adolescente. Elles en vinrent à symboliser pour lui la plus grande déchirure de l'Histoire, la marque ineffaçable d'une authentique disruption conceptuelle que la philosophie se devait de penser à bras-le-corps : « Hiroshima reste l'unique objet de ma philosophie », ira-t-il jusqu'à dire dans *Eclaircissements* (Champs/Flammarion, 1994). Car l'homme de l'ère nucléaire diffère radicalement de ceux qui l'ont précédé en ce qu'il doit lucidement envisager la possibilité de produire lui-même l'apocalypse à laquelle la foi dans le progrès l'avait rendu aveugle : « La question maintenant est, disait-il, de maîtriser la maîtrise, et non plus la nature » (*La Distribution. Hermès IV*, Les éditions de Minuit, 1977).

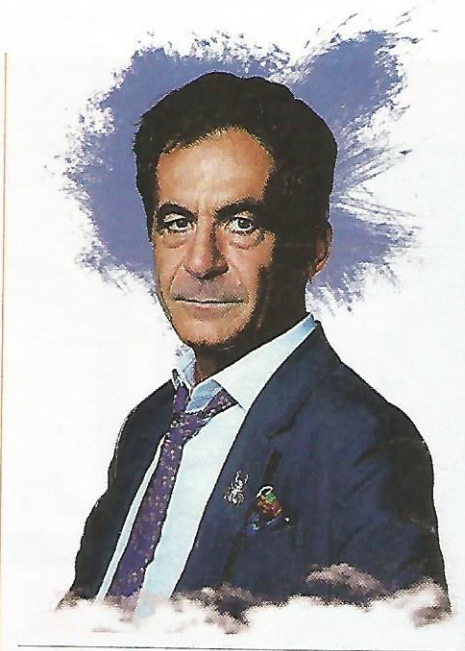
« Maîtriser la maîtrise » : vaste programme, comme dirait l'autre. L'émergence de la démarche galiléenne, au

XVII<sup>e</sup> siècle, nous avait permis de nous considérer, Descartes aidant, comme des êtres d'*antinature*. Non pas au sens où nous serions opposés à la nature, où nous serions contre la nature, mais où nous participons d'une essence différente : nous serions métaphysiquement *autres*. Mine de rien, cette coupure-là a constitué un aiguillage discret, mais décisif, qui a orienté la suite de l'histoire. Le monde s'est comme dissocié : d'un côté, la nature, décor de nos existences, gorgée de ressources disponibles, et qui s'appréhende sous le seul angle physico-mathématique ; de l'autre, l'homme, renvoyé à lui-même, à la solitude de sa raison et de ses affects.

Or nous avons fini par comprendre que cette séparation n'est pas aussi nette qu'on l'imaginait. La nature réagit à nos actions, et se révèle poreuse, non infinie, fragile : climat, diminution des espaces de vie, effondrement de la biodiversité, pollution des sols, de l'eau et de l'air, déforestation, tous les indicateurs sont alarmants et toutes les projections inquiétantes. Nous sommes désormais conscients que nous grignotons de plus en plus avidement le fruit terrestre qui nous porte, et nous ne savons guère comment enrayer cette mauvaise tendance. Alors, nous pressentons que cet avenir même que nous anticipons *implicitement* par nos actions pourrait se révéler radicalement autre, et au fond de nous-mêmes, nous le craignons.

D'aucuns font porter le chapeau de cette situation à la science, en faisant semblant de la confondre avec ce qu'elle rend

**Que les sciences franchissent la cloison qui les sépare de la philosophie...**



possible. Il faudrait en somme liquider l'esprit de la science au seul motif d'un mauvais usage du monde. Certes, les ivresses de l'hubris nous ont conduits à nous croire « au-dessus de la nature », alors même que cette dernière nous rappelle que nous en sommes partie intégrante, que notre essence n'est pas si transcendante. Mais cela posé, est-ce en renonçant aux avancées scientifiques que nous réparerons les dégâts commis ? Est-ce avec la physique d'Aristote que nous stabiliserons le climat ? Avec la biologie de Plin l'Ancien que nous préserverons la biodiversité ?

Plutôt que de délaisser l'idée de rationalité, mieux vaut la refonder afin qu'elle ne puisse plus servir d'alibi à toutes sortes de dominations. Dans son livre *Le Cauchemar de Prométhée. Les sciences et leurs limites* (PUF, 2023), Giuseppe Longo, mathématicien et épistémologue, suggère plusieurs choses : que les sciences se donnent à elles-mêmes leurs limites ; qu'elles franchissent la cloison qui les sépare de la philosophie pour réinvestir la question du sens ; qu'elles ne délèguent pas à des algorithmes l'interprétation du cours des choses ; qu'elles ne nous poussent plus à transformer la nature sans connaître les conséquences de nos actions. Reste une difficulté : même lorsque nous savons ce que nous faisons, comment savoir ce que fera ce que nous faisons ? Et aussi ce que fera ce que nous n'aurons pas fait ? \*

Etienne Klein est physicien, directeur de recherche au CEA et philosophe des sciences.